

Courrier royal

79A.  
31 juillet 1937

# L'U. R. S. S. EST A LA MODE

Il y a eu, jusqu'en 1935, une « gauche » littéraire qui s'apparentait à la « gauche » politique, par le goût commun de ce qu'Alain appelle « la lutte contre les pouvoirs ».

Un écrivain de gauche, c'était celui qui n'acceptait pas l'autorité. Rien ne valait pour lui que la liberté n'admette aucune censure, aucune contrainte, aucune règle. Il ne connaissait que le vrai, dût en pâtir la religion, l'armée, la patrie, l'ordre social. Parce que le vrai se confondait avec l'audace, il était révolutionnaire. Une certaine jonction se formait ainsi entre les lettres et la politique. L'écrivain qui faisait scrupule (comme dit M. Abel Herbart) d'écrire certaines choses, ou à certains moments, était ipso facto classé à droite. Il portait atteinte, en effet, aux droits sacrés de « l'esprit ». Il offensait « la culture ».

En 1935, le « Congrès international des écrivains pour la défense de la culture » fit passer d'un seul coup toute la gauche littéraire sous le coupe du tsar Staline. Mme Paz, Filinier et quelques autres, pour avoir émis le vote en faveur de Victor Serge, alors déchu dans les gorges arctiques, furent expulsés du Congrès. L'autorité, bafouée, reprenait tous ses droits, avec la brutalité qui est de rigueur dans ces mutations de la nature : elle se fit tyrannie.

Voici donc qu'un deuxième Congrès vient de réunir de nouveaux les défenseurs de la culture. Ces boutons esclaves, dans une résolution votée à Paris le 17 juillet, ont salué en Espagne républicaine « le champion des démocraties, garantes de la culture et de la paix, comme a su le démontrer notamment l'Union soviétique » apportant son aide fraternelle à l'Espagne de la liberté, ainsi que les peuples qui suivent son exemple. (\*) Ce pathos a l'adhésion de François.

Dans *Les Pêchés*, le Journal de Bergery, Victor Serge, rendant compte du Congrès écrit : « Pas un mot n'y a été dit des centaines d'écrivains soviétiques envoyés dans les camps de concentration, ni de l'enlèvement nocturne par la police stalinienne de Barcelone des écrivains et journalistes révolutionnaires Juan Gorkin, Andrés Nin, Juan Andrade, Comment des intellectuels qui ont encore quelque autorité morale peuvent-ils, dans ces conditions, se prêter sans rougir à de semblables représentations de basse propagande à base de bourrage de crâne ? »

En 1935, l'événement capital du Congrès, celui qui lui avait assuré un retentissement mondial, c'avait été l'adhésion d'André Gide.

En 1937, l'événement capital du Congrès, celui qui lui assure un échec qu'aucune publicité ne saurait masquer, c'est l'absence du même André Gide. Absence qui n'est pas alléance ; abstention qui s'accompagne de la publication de *Retouches* à ce *Retour de l'U. R. S. S.* dont le succès avait été si grand, il y a six mois. (1)

Comme il fallait un remplaçant à André Gide, on le trouva en la personne de Julien Benda qui vint expliquer aux congressistes que la soumission à Staline n'était en aucune manière une trahison de clerc : « Ce n'est pas moi le responsable, dit-il, c'est cette bourgeoisie soi-disant démocratique (à laquelle en somme j'appartiens par ma naissance et peut-être par mes goûts) qui, depuis cinquante ans, ne cesse de tenir les valeurs de justice et de liberté qu'elle aurait dû défendre. Ceux qui tiennent à ces idéaux sont bien obligés de communiquer avec les partis avancés qui sont les seuls aujourd'hui à les soutenir. »

De peur que nous ne comprenions pas, M. Leloup nous donne, aux *Nouvelles Littéraires*, ce commentaire : « Bien qu'il parût en son nom personnel, Benda définissait ainsi la position d'un bon nombre d'indépendants et de gauche ». Rien chez eux de ce mysticisme qui provoque, entre André Gide et les communistes, une si tragique « comédie des erreurs ». Comme Benda, ils font appel à l'intelligence, parce qu'elle ne permet aucun malentendu.

Et voilà comment l'intelligence bédaique succédant au mysticisme gïdien, les « valeurs de justice et de liberté » continueront d'être défendues dans ce monde, tandis qu'en l'autre le maréchal Toukhatchewski et ses compagnons d'armes pourront méditer, jusqu'à la consommation des siècles, sur l'incompatibilité du militarisme et des constitutions libérales.

Dans ses *Retouches*, André Gide commence par exécuter Romain Rolland avec un savoir-faire qui mérite d'être cité en exemple à tous les polémistes. « La publication de mon *Retour de l'U. R. S. S.* écrit-il, m'a valu nombre d'injures. Celles de Romain Rolland m'ont peiné. Je n'ai jamais beaucoup goûté ses écrits ; mais de moins je tiens sa personnalité morale en haute estime. Mon chagrin vient de là : combien sont rares ceux qui atteignent la fin de leur vie avant d'avoir montré l'extrémité de leur grandeur. Je crois que l'auteur de *Autonomie de la Motte* jugerait sévèrement Rolland vieillu. Cet aigle a fait son nid ; il s'y repose. »

Telle est l'entrée en matière. Quant à la conclusion du livre, la voici :

(1) *Retouches* à mon *Retour de l'U. R. S. S.* par André Gide (coll. « Les Cahiers de la Liberté », par Roland Dorjé (Alban Michel), à la suite de ce livre, il convient d'ajouter : la *recherche de la vérité en Russie*, par Sir Walter Lippman, le secrétaire général des Trade Unions britanniques dans l'édition « Peter Hamers, rue de Rennes ». Ce témoignage capital a paru en avril 1936 à Londres, sous le titre *Search for Truth in Russia*. Après un an, il a été traduit en français par...

# Les œuvres où souffle l'esprit...

« L'U. R. S. S. n'est pas ce que nous espérons quelle serait, ce qu'elle avait promis d'être, ce qu'elle s'efforce encore de paraître ; elle a trahi tous nos espoirs. Si nous n'acceptons pas que ceux-ci retombent, il faut les reporter ailleurs. »

« Mais nous ne détournerons pas de toi nos regards, glorieuse et douloureuse Russie. Si d'abord tu nous servais d'exemple, à présent bélas ! tu nous montres dans quels sables une révolution peut s'effriter. »

Le témoignage de M. Herbart n'est pas moins passionnant. Directeur, à Moscou, de la *Littérature internationale*, pendant sept mois, il se fit violence le plus longtemps qu'il put, supportant la bureaucratie, le conformisme et la censure afin de ne pas compromettre les valeurs révolutionnaires qu'il estimait être liées au nom même de l'U. R. S. S. Même il protesta, en novembre 1936, contre la publication du *Retour de Gide*. Il lui semblait « néfaste », en effet, dans les semaines « qui allaient décider du sort du prolétariat espagnol, d'accabler le seul pays qui tentait de le sauver ». D'autre part, il pensait que « le régime soviétique d'aujourd'hui est une escale nécessaire qui permettra d'atteindre le but et qui, par conséquent, se doit de continuer. »

Maintenant, au contraire, ce sont ses convictions de communiste qui le portent à rejoindre Gide dans ses confessions. « Il est impossible désormais, écrit-il, de défendre l'U. R. S. S. sans mentir et sans avoir que l'on ment. Une telle méthode ne peut servir la cause de la Révolution. » On lira ces pages de journal, ces notes de voyage, ces entretiens avec Gide, avec Cast, avec Dabik, et ce pathétique dialogue sur le bateau qui va à Novorossik, avec le jeune homme inconnu («... *Quelle poësie aime-tu ?* — *J'aime Goëthe, Rimbaud,*

*Hesse*. — *Et les soviétiques ?* — *J'aime Maïakowski, Bassine. Ils se sont tués.*») Le livre de Pierre Herbart a une place à part dans la littérature déjà abondante qui, depuis un an, nous dévoile l'U. R. S. S. Il n'a pas la valeur documentaire des ouvrages de Trotski et de Serge ou de la brochure d'Yvon ; il n'a pas la portée du témoignage de Gide ; mais il est l'écho d'une sensibilité meurtrie — meurtrie jusque dans les profondeurs ou l'intelligence, à compris que ce n'était pas la délicatesse de l'homme comblé qui se révoltait mais l'âme même du révolutionnaire.

La mort de Dabik, saisi à la gorge et terrassé à Sébastopol, illustre le drame intérieur d'un Herbart. « Les idiots ! disait-il devant le monument élevé à la mémoire des héros de Balacava ; venir célébrer la quand ils auraient pu rester tranquillement en France dans leur village. » Il y a bien des manières de mourir : « follement » au pays de Pierre le Grand, d'Alexandre et de Staline. Mais ces ramifiés, au fond, se ressemblent peut-être jusqu'à se confondre. Heurtés, les rescapés qui retourneront au village et retrouveront le goût de « la soupe » (1). C'est le goût même de la liberté (2), ce précieux héritage de la civilisation.

Louis SALLERON.

(1) V. — disait à Herbart : « Ils ne savent plus ce que c'est qu'un champ ou un pouce, betterave veut dire sucre et sucre veut dire satanique. — Ils ne savent plus rien. Ils ne savent plus ce que c'est que la soupe, vous entendez ? la soupe ? » (page 38).

(2) Cf. *Vive la Liberté*, reportage de Roland Dorjé aux pays de Gïstère. La moitié de ce livre, particulièrement vivant et intéressant, est consacrée à l'U. R. S. S.